

Études d'histoire religieuse



Florian Michel et *La pensée catholique en Amérique du Nord : rencontre au carrefour de l'histoire québécoise et de l'histoire religieuse*

Cécile Facal

Volume 79, numéro 1, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Facal, C. (2013). Compte rendu de [Florian Michel et *La pensée catholique en Amérique du Nord : rencontre au carrefour de l'histoire québécoise et de l'histoire religieuse*]. *Études d'histoire religieuse*, 79(1), 131–137.
<https://doi.org/10.7202/1014858ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Florian Michel et *La pensée catholique en Amérique du Nord* : rencontre au carrefour de l'histoire québécoise et de l'histoire religieuse

Cécile Facal¹

Florian Michel aborde, dans *La Pensée catholique en Amérique du Nord*², les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique par le biais de quelques grandes figures de la pensée catholique française et belge ayant séjourné pendant une partie de leur carrière sur le continent américain. L'ouvrage se situe à la croisée de plusieurs historiographies. Il s'inscrit d'abord dans l'historiographie de la pensée catholique, en s'attachant au «moment américain», souvent négligé, de quelques-uns de ses acteurs les plus importants (p. 16-17). Il contribue aussi à écrire une page d'histoire nord-américaine : états-unienne, canadienne et québécoise.

La rencontre entre l'histoire québécoise et la pensée catholique est un carrefour de plus en plus souvent arpenté. En effet, l'historien intéressé aux arts, à la littérature, ou à la société québécoise des deux premiers tiers du XX^e siècle, qu'il ait été ou non *a priori* intéressé par l'histoire religieuse et par les questions théologiques que soulèvent un Gilson ou un Maritain, se rend vite compte que les débats de la pensée catholique, leur lexique et leurs cadres, recèlent plusieurs clés interprétatives indispensables. Le dialogue

1. Boursière du CRSH et de BANQ, Cécile Facal prépare une thèse de doctorat au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill sur les tensions entre antimodernité et modernité dans l'œuvre de Robert Élie et, plus généralement, dans le groupe de La Relève, sous la direction d'Yvan Lamonde. Ensemble, ils ont publié un outil de recherche intitulé « Jacques et Raïssa Maritain au Québec et au Canada français : une bibliographie », *Mens*, 8, 1, automne 2007.

2. Florian MICHEL, *La Pensée catholique en Amérique du Nord. Réseaux intellectuels et échanges culturels entre l'Europe, le Canada et les États-Unis (années 1920-1960)*, Paris, Desclée de Brouwer, 2010. Les renvois à cet ouvrage se feront désormais entre parenthèses dans le corps du texte.

est donc souvent incontournable entre chercheurs sur le Québec, dont nous sommes, et historiens de la pensée catholique tel Florian Michel, qui, dans la mesure où ils étudient cette pensée pour elle-même, en connaissent les nuances et rendent compte de la variété des points de vue qui s’y déploient, nous aident à en tenir compte sans la déformer.

Plutôt que de rendre compte de l’ouvrage dans sa totalité, il s’agira pour nous d’en commenter les apports du point de vue des études québécoises, sans restreindre celles-ci aux études sur la religion au Québec³. Nous ne pourrons faire honneur à la contribution exceptionnelle de Florian Michel à l’histoire de la pensée catholique et à la compréhension des différents penseurs abordés, ni à la pertinence de ses remarques sur la pensée catholique aux États-Unis.

Tout le volume est structuré autour des « œuvres » américaines d’Étienne Gilson, de Marie-Dominique Chenu (o.p.), de Charles De Koninck, de Jacques de Monléon, de Yves Simon et de Jacques Maritain, et des fruits qu’elles ont portés – « œuvres » étant entendu ici dans son sens le plus large, incluant la fondation et l’animation d’institutions universitaires. Florian Michel a choisi d’opérer une coupe « géographique » à son objet de recherche en divisant l’ouvrage en deux parties portant respectivement sur les activités canadiennes et américaines des penseurs catholiques étudiés. La section canadienne, subdivisée en trois chapitres, rend compte d’autant de fondations : celle du *Pontifical Institute of Medieval Studies* (PIMS) par Gilson et les basiliens de Toronto, celle de l’Institut d’études médiévales (IÉM) mis sur pied par les dominicains avec l’aide de Chenu, à Ottawa puis Montréal, et enfin, celle de la faculté de philosophie de l’université Laval, animée par de Monléon et De Koninck, puis dirigée par ce dernier. La section américaine est structurée autour de Jacques Maritain et des trois universités où le mena son aventure américaine : Chicago, Notre-Dame (South Bend, Indiana) et Princeton.

De ce plan découle une focalisation sur l’histoire universitaire, une histoire dont la synthèse, du point de vue québécois du moins, reste à faire⁴. La contribution de Florian Michel à cette histoire doit être saluée. Un tel découpage du sujet tend cependant à occulter l’implantation et l’impact des réseaux catholiques étudiés sur la société non universitaire. Évoquons

3. Cette note critique fait suite à une table ronde consacrée au livre de Florian Michel dans le cadre de la journée d’étude « Les réseaux catholiques au Québec du XX^e siècle », tenue au congrès de l’ACFAS en mai 2012. Outre Florian Michel, cette table ronde réunissait Michel Lacroix (UQAM), Harold Bérubé (Université de Sherbrooke) et moi-même.

4. Il n’existe pas de synthèse sur l’histoire des universités au Québec, mais plusieurs ouvrages consacrés à une institution ou à une faculté, parmi lesquels on peut mentionner Jean HAMELIN, *Histoire de l’université Laval. Les péripéties d’une idée*, Québec, PUL, 1995.

le cas Maritain, mieux connu et particulièrement exemplaire. N'ayant pas contribué directement à la fondation des institutions étudiées, le philosophe en veston fait figure de personnage secondaire dans les chapitres canadiens de *La Pensée catholique en Amérique du Nord*. Or, ses visites au Québec, en particulier celle de 1934, ont contribué à une diffusion généralisée de ses idées, qui allaient se répandre au sein de plusieurs organisations, groupements ou publications évoluant à l'écart de l'université⁵. Florian Michel a justifié cette omission, lors de la table ronde, par l'importance des travaux consacrés à la réception de Maritain au Québec, travaux qu'il prend la peine d'inclure à la bibliographie de l'ouvrage, mais qu'il mentionne peu au fil du texte. Le chercheur en études québécoises doit donc lire l'ouvrage, afin d'éviter les méprises, en gardant à l'esprit l'existence de ces autres réseaux ; cela lui permettra du reste de mesurer l'importance du milieu universitaire qui a, Florian Michel le met en évidence, rendu ces visites possibles.

Les études existantes sur Maritain au Québec n'avaient pas éclairé de façon satisfaisante la teneur de ses relations avec le milieu philosophique de la ville de Québec⁶. Le chapitre consacré à « Québec citadelle » vient combler cette lacune. Il permet en outre de constater la pluralité des pensées catholiques qui rayonnent dans la province, en présentant pour lui-même un milieu philosophique beaucoup plus conservateur que ceux que l'historiographie récente se plaît à redécouvrir, milieu fondamentalement hostile aux Maritain, Gilson et Chenu, lesquels sont réputés dévoyer le thomisme. C'est là un rappel important de ce que la pensée catholique au Québec ne fut pas uniquement, à la faveur de son évolution dans le sens d'une « éthique personnaliste⁷ », vecteur d'une certaine modernisation, et de ce que bon nombre de catholiques – clercs *et laïcs*, à l'instar des deux protagonistes principaux de cet épisode, De Koninck et de Monléon – se sont efforcés d'inverser le mouvement. L'analyse de Florian Michel est particulièrement précieuse par son usage de la correspondance qui permet de faire apparaître ce que sont peut-être les véritables enjeux cachés sous des controverses à la portée théologique déroutante. Il en va ainsi de la polémique déclenchée par

5. Les mouvements d'action catholique spécialisée et certains mouvements plus politisés (Jeune-Canada), des revues (*La Relève*, *Gants du ciel*) et des maisons d'édition (l'Arbre, Fides) s'inspirent de Maritain, s'en réclament ou se situent par rapport à ses idées. Puisqu'il est impossible de faire ici l'inventaire des travaux consacrés directement ou indirectement à la réception du philosophe au Québec, nous renvoyons à Yvan LAMONDE et Cécile FACAL, « Jacques et Raïssa Maritain au Québec et au Canada français : une bibliographie », *Mens*, 8, 1 (automne 2007), p. 157-274.

6. À l'exception de Bérengère BOIS, « Jacques Maritain, controverses et influences 1930-1960 », mémoire de maîtrise en histoire contemporaine, Université Jean Moulin, Lyon 3, Faculté des lettres et communications, 1995-1996 (*non vidi*).

7. E.-Martin MEUNIER et Jean-Philippe WARREN, *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*, Sillery, Septentrion, 2002.

Charles De Koninck en 1942⁸, laquelle visait vraisemblablement Maritain, même si cela fut toujours nié par le philosophe de l'université Laval. Après avoir efficacement résumé le contentieux philosophique – primauté du bien commun vs primauté de la personne – (p. 226-228 et 230), Florian Michel démontre qu'en fin de compte, les positions philosophiques du « clan » Maritain sur la question du bien commun convergent avec celles de Charles De Koninck (p. 237-239). Il pose prudemment l'hypothèse, convaincante, que puisque les enjeux ne sont pas philosophiques, l'attaque puisse avoir été motivée par les prises de positions politiques du philosophe de Meudon à partir de la guerre d'Espagne (p. 239-244) et, plus largement, par des conceptions diamétralement opposées de l'engagement du philosophe dans son siècle. En effet, pour Jacques de Monléon et Charles De Koninck, certaines vérités profondes du thomisme doivent demeurer cachées ; le mêler aux affaires du monde et s'en servir pour « juger les événements » comme le fait Maritain, c'est lui donner une « postérité impie » (p. 211-215).

Ces hypothèses complexifient, pour une plus grande justesse, le récit d'une pensée catholique enracinée au Québec, notamment quant à l'interprétation des rapports qu'elle entretient avec le temporel. Par-delà leur richesse, saluons la méthode qui les rend possibles : la pertinence d'une patiente recherche archivistique trouve ici une démonstration éloquente, car face aux silences et aux paradoxes des publications des deux clans, c'est la correspondance qui fournit les réponses les plus satisfaisantes.

Toujours du point de vue de l'histoire universitaire, le travail de Florian Michel met à l'avant-plan le fait que certaines communautés religieuses furent partie prenante dans une modernisation de la recherche et de l'enseignement, lesquels demeurent étroitement liés à l'univers clérical pour la majeure partie de la période étudiée. Modernisation il y a, d'une part, par l'acquisition d'une nécessaire autonomie par rapport à l'Europe, encouragée par les « fondateurs » européens qui favorisèrent la formation en Europe de professeurs locaux en vue de combler les besoins des institutions, et d'autre part, par l'introduction de la méthode historique et d'un souci de scientificité, particulièrement chers à Gilson et à Chenu. Ce rôle ne va pas sans une certaine ambiguïté, dont témoignent les observations de Florian Michel concernant l'Institut d'études médiévales d'Ottawa-Montréal durant les années 1940. On retiendra en effet que l'IÉM fut déménagé et incorporé à la faculté de philosophie de l'Université de Montréal, entres autres raisons,

8. Charles De KONINCK, *De la primauté du bien commun contre les personalistes*, Extrait de la *Semaine religieuse de Québec*, 55^e année (1942), n^{os} 12, 13, 14 et 15, repris en volume l'année suivante. Quelques pages sont consacrées à la controverse dans Stéphanie ANGERS et Gérard FABRE, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000 : les réseaux de la revue Esprit avec La Relève*, Cité libre, Parti pris et Possibles, Québec, PUL, 2004, p. 37-38.

afin de « romaniser » celle-ci, c'est-à-dire dans un effort pour enrichir, varier et approfondir les études et recherches universitaires, tel que l'exigeait Rome en 1931 dans la constitution apostolique *Deus Scientiarum Dominus* (p. 164-167). Or, la condamnation romaine de Chenu en 1942 montre bien que la volonté romaine de « contribuer [...] au développement des sciences elles-mêmes⁹ » comporte certaines limites. F. Michel signale un inévitable « lâchage » de Chenu par l'IÉM quelques années après sa condamnation par Rome – les dominicains brouillent les traces de son influence et mettent notamment la méthode historique en veilleuse – (p. 171-174), mais conclut néanmoins que Montréal continua discrètement à pratiquer les mêmes méthodes, réussissant à « faire autre chose » que ce que Rome exigeait, « sans en parler », à « construi[re] sans jamais critiquer » (p. 187-188).

S'il est vrai qu'ils y sont parvenus, les dominicains de l'IÉM se sont peut-être donné un « visa idéologique¹⁰ » en insistant au moment opportun sur la doctrine de saint Thomas plutôt que sur les méthodes héritées de Chenu, une démarche qui n'aurait pas été dénuée d'un certain machiavélisme. Mais Rome ne s'est pas bâtie en un jour, et cet hypothétique machiavélisme envers les autorités romaines ne doit pas être interprété comme un défaut d'authenticité, l'usage de la méthode historique étant véritablement considérée par ses tenants comme la voie par excellence d'un engagement chrétien¹¹.

La pensée catholique en Amérique du Nord contribue en définitive à éclairer la réflexion sur le sens et les formes que prend l'engagement de l'intellectuel catholique. Des intellectuels catholiques, comme Maritain, rejoignent d'une certaine façon la posture *politique* qui définit l'intellectuel engagé depuis l'affaire Dreyfus. Mais il existe d'autres façons de décliner l'engagement dans l'univers de la pensée catholique ; l'œuvre nord-américaine de Gilson en fournit un bel exemple. À travers l'analyse de la figure d'Alcuin¹² dans ses écrits, Florian Michel met en lumière que la

9. Constitution apostolique *Deus Scientiarum Dominus*, 24 mai 1931, titre 1, art. 2, citée par Jean-Paul ROULEAU, « La lente éclosion d'un prolifique secteur de recherche », dans Brigitte CAULIER, Nive VOISINE et Raymond BRODEUR (dir.), *De l'harmonie tranquille au pluralisme consenti. Une histoire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval*, Québec, PUL, 2002, p. 250.

10. André J. BÉLANGER, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement* : La Relève, *La JEC*, Cité Libre, Parti Pris, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 10.

11. Voir à ce sujet E.-Martin MEUNIER, « L'exégèse historique du Père Lagrange : jalons d'une rénovation théologique », dans *Le pari personnaliste. Modernité et catholicisme au XX^e siècle*, Montréal, Fides, 2007, p. 37-52.

12. Moine médiéval formé à York, Alcuin quitta l'Angleterre pour la France où il fut « l'artisan principal de la renaissance carolingienne » et fonda le *studium* d'Aix-la-Chapelle et celui de Tours ; cela fait de lui l'« emblème de la *translatio studii*, et [...] du renouveau de la civilisation chrétienne par l'école. » (p. 98-99)

«vocation» de médiéviste du fondateur du PIMS dépasse par sa signification les frontières du milieu universitaire. L'université représente pour Gilson à la fois la preuve de l'existence et le ciment qui unifie la chrétienté, conçue comme unité intellectuelle ; dès lors, son « œuvre » torontoise est un véritable engagement en vue du sauvetage par l'histoire de la civilisation chrétienne passée, mais il est surtout un engagement à susciter la vitalité de l'esprit de chrétienté présent et la réalisation prochaine d'une nouvelle chrétienté (p. 103-107)¹³. L'Amérique, dépourvue de tradition des études médiévales, paraît offrir une terre vierge propice à une nouvelle *translatio studii* ; elle offre à Gilson la possibilité de réaliser, hors de l'université française, cette « boîte à examen », « [s]on idéal des études médiévales » (p. 46 et 54). Que cet engagement soit clairement pris, du côté de Gilson et des basiliens, pour l'Église¹⁴, n'empêche pas le médiéviste de promouvoir l'usage de méthodes scientifiques, convaincu que l'étude du Moyen Âge « pour lui-même » servira la chrétienté (p. 89).

Florian Michel met en évidence le fait qu'un engagement chrétien peut s'épanouir à l'intérieur d'une vocation scientifique. Son analyse n'est pas sans révéler une tension entre les exigences de la science et celles de la religion, inévitable conflit des fins. Le scientifique se donne pour tâche de promouvoir l'excellence de la recherche dans un milieu où selon Gilson, les hiérarchies religieuses priment trop souvent sur la hiérarchie de l'excellence scientifique. L'université française était pour lui « trop séculière » ; l'université catholique qu'il trouve au Canada s'avère peut-être une « impossibilité logique » et un « idéal inaccessible », car sa « fin intellectuelle [est] corrompue » par les fins religieuses de ses hôtes (p. 113-114).

Florian Michel nous amène au seuil d'une interrogation qui anime nos recherches sur des intellectuels catholiques québécois ayant répondu à l'appel d'une vocation artistique ou littéraire. Pour exploiter une image suggérée par Michel Lacroix lors de la table ronde, disons que l'art comme la science jouent le rôle de « matériaux conducteurs » à l'intérieur des réseaux transatlantiques de la pensée catholique : ils « font circuler » les hommes et les idées à l'intérieur des réseaux catholiques. Mais plus encore que les études médiévales et philosophiques abordées dans l'ouvrage de Florian Michel, l'art constitue une porte d'entrée et de sortie du milieu catholique. À l'échelle réduite du Québec des années 1930, Robert Élie et certains

13. Ici encore, le croisement des sources est essentiel, car le sens que prend la figure « discrète et récurrente » d'Alcuin à l'intérieur de la conception gilsonienne de la chrétienté devient visible lorsque sont analysées en parallèle les œuvres publiées, la correspondance et les conférences de Gilson.

14. « Le “P” du PIMS vaut pour “pontifical”, mais il est aussi celui de présence, de publicité et de propagande d'Église », en particulier auprès du milieu protestant de Toronto (p. 92).

autres collaborateurs de *La Relève* partent d'une intention analogue à celle que Florian Michel détecte chez Gilson : faire rayonner par des œuvres la vitalité de l'esprit chrétien, afin de promouvoir un approfondissement spirituel présageant une nouvelle chrétienté. Le réseau transatlantique de la pensée catholique, Maritain au premier chef, aura certes favorisé l'ouverture de ces jeunes écrivains et critiques aux œuvres contemporaines, chrétiennes ou non. Or, comme la science, l'art pose des problèmes à la foi catholique, par la difficile conciliation de l'autonomie qu'on lui reconnaît et de la soumission au dogme à laquelle on s'engage¹⁵. L'art est réputé capable de préparer cette chrétienté nouvelle ; on le croit aussi capable d'en ébranler les bases. La tension reconnue chez Gilson éclate à toutes les pages de *La Relève* : l'engagement catholique se heurte à des hiérarchies étrangères à la religion. Il tâche de se modeler à ces hiérarchies artistiques et spiritualise ce qui peut l'être ; la tension parfois se résout dans une rupture qui révèle qu'un art chrétien est peut-être, comme l'école catholique rêvée par Gilson, un idéal inaccessible, une « Sorbonne mystique » (p. 114).

15. À propos des rapports entre la pensée catholique et l'esthétique au Québec, on consultera, respectivement pour les arts visuels et la littérature, les deux études suivantes : Jean-Philippe WARREN, *L'art vivant. Autour de Paul-Émile Borduas*, Montréal, Boréal, 2011 ; Cécile VANDERPELEN-DIAGRE, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Nota bene, 2007.